

## Ruptures

Mireille Cliche

Numéro 62, hiver 1995

Poésies actuelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13903ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cliche, M. (1995). Ruptures. *Moebius*, (62), 27–30.

## Mireille Cliche

### Ruptures

Je vais si loin il ne me semble aller nulle part  
mon chemin se lave de toutes ses couleurs  
ma voix pâlit à se frotter sur les pierres  
aucun courrier ne s'use sur la peau  
au-dessus du cœur  
pas même une enveloppe au toucher d'écorce  
d'abord pliée puis refaite avec l'ongle  
plus de sons pour aider à suivre  
le parcours du hasard  
le silence s'entend comme une bille fuit  
et derrière            le vestibule des peines  
le grand vestiaire de l'inanimé

Une fourrure sur ma peau  
la peau de quelqu'un d'autre  
on brise les os d'un seul regard un peu brûlant  
on a tout aimé on apprend à tout perdre  
dans ma mire ne passe plus  
que le temps

Dans la lumière posé : un  
le pas seul entame la marche.  
J'étais venue au deux  
mille fois compté : un deux  
ce pas immémorial d'où serait née  
la danse.  
À trois : les mêmes plus un corps  
surimprimé sur la nuit  
la rétine le cœur  
ne connaissent plus  
le repos.

Nuit  
nuit noire  
nuit rose et noir  
bestiaire habité de fleurs vénéneuses  
nuit cousue de terreur religieuse  
à veiller sur un corps  
aimé

Nuit  
nuit verte  
nuit gris et vert  
toute l'eau du monde sur ta peau  
l'orage chevrotant dans les voix  
les voies miroitantes  
des dieux

Le monde bat à nos poignets  
le monde dort coule de nos poignets  
le monde

Et dans la nuit  
on panse de petites peurs  
au-dessus d'un cratère  
de la largeur d'un dé à coudre

## Parole!

Langue de désirs  
(vibrante violente essoufflée)  
langue de rage et de combat  
(essentielle et sans partage)  
âme désarticulée  
film désorganisé  
fil d'Ariane du monde depuis son commencement  
ma naissance est une marche vers toi  
et toutes les autres  
destinées toujours écrites avec un e  
fatum de femmes  
fatras de sorcières  
poésie

À nouveau elle était là  
respirant l'ombre et le tumulte et les obscures  
tempêtes du regard  
sans mesurer les murs  
de soi à soi  
ni soupeser les morts  
ni compter les cadavres  
et la nuit lourde avait de très longs cheveux  
sombres et de longs doigts  
plus avides qu'un avare

À nouveau elle était là  
pour livrer sa prière son jardin son épouvante  
des signes qui seuls rendent les nuits claires  
et proviennent du ventre